

Haies Vives

par Henri Gautherin
photos Yvon Letrange



Les clairières bocagères, compartimentées par les haies vives, sont, avec la forêt omniprésente, des éléments essentiels des paysages morvandiaux. L'enrésinement accéléré de la forêt feuillue a considérablement modifié notre environnement. La régression insidieuse du maillage de haies vives, si elle devait se poursuivre, aurait des conséquences profondes, même si elles

semblent moins évidentes, sur notre perception des paysages familiers.

La haie : une longue histoire

Strictement forestière il y a quelques millénaires, notre région, soumise aux déboisements, est devenue bocagère, là où les grands massifs fores-

tiers n'ont pu subsister... Pour A. Paris (1), la colonisation médiévale, dès le Xe siècle dans le Haut-Morvan, ébauche la réalisation de l'actuel paysage. Le bocage, structure étroitement liée aux activités humaines, inscrit dans l'espace une réalité sociale. La haie vive peut se définir comme un ensemble de végétaux ligneux (lignum : bois), comprenant des arbustes, parfois des arbres, disposés en rideau suffisamment dense mais très localisé, délimitant des parcelles exploitées par l'homme. Aménagées souvent artificiellement, par implantation d'un nombre restreint d'espèces locales (noisetier, aubépine, pru-





nellier, charme...), elles ont évolué, soit par addition d'espèces trouvant là des conditions favorables, soit par substitution des espèces les mieux adaptées, aux espèces les plus fragiles. Dans tous les cas ces espèces, souvent drageonnantes, sont capables de repousser, de rejeter, si elles sont broutées, coupées et suffisamment vigoureuses, voire répulsives, et de constituer un obstacle efficace.

En Morvan, plusieurs termes désignent la haie vive : la trasse ou tresse (allusion peut-être au tressage des haies mortes), le plant ou piant (l'idée de plantation est évidente), la brosse (le terme désigne, dans le Haut-Morvan, une haie buissonnante et broussailleuse), la bouchure parfois, la plèchie ou plessie. Cette dernière était, autrefois, renouvelée, rajeunie tous les dix ou quinze ans, selon une technique très efficace (voir croquis). La physionomie de la haie vive, structure vivante évolutive, résulte d'un équilibre entre le développement saisonnier des végétaux qui la composent et les agressions de l'homme (taille, élagage, broyage) et du bétail. Les ruminants sont friands de feuilles et de jeunes pousses ligneuses pour satisfaire des besoins physiologiques précis.

De part leur situation (bord de chemin ; sommet de teurlée ; entre deux prairies ; entre une prairie et une parcelle cultivée...), leur orientation (selon la pente ou selon les courbes de niveau), l'entretien (broyage systématique annuel ou non, traitements défoliants...), la composition floristique du peuplement, on

aboutit à une extrême diversité des formes.

La haie : milieu vivant, écosystème complexe.

Une analyse, même superficielle, de la composition floristique et faunistique d'une haie vive illustre parfaitement la notion de biodiversité. La richesse biologique résulte en effet de la diversité des espèces animales et végétales et des types biologiques qu'on y rencontre : arbres, arbustes, arbres têtards, espèces buissonnantes, lianes, espèces herbacées, épiphytes, champignons... Dans ce milieu de transition entre zones fermées (forêt, friche) et zones ouvertes (prairies, cultures) se côtoient, interfèrent, s'influencent un grand nombre d'espèces :

– **des espèces végétales...** Les espèces herbacées n'y occupent qu'une place restreinte. Néanmoins, en limite de parcelles cultivées ou de prairies de fauche, un certain nombre de plantes ne subsistent qu'en ces endroits, véritables zones refuges, car soustraites aux pratiques culturales et à la dent du bétail (c'est surtout vrai quand la haie est doublée d'une clôture de barbelés). Certaines

espèces sont à caractère sylvatique : germandrée, stellaire, arum tacheté, ancolie, sans oublier la délicate jacinthe sauvage. Des espèces franchement nitrophiles (orties, bardane) y côtoient des fougères, des mousses et les champignons associés aux espèces ligneuses (mycorhizes).

Quelques dizaines d'espèces forment l'ossature de la haie : ronces, églantier, aubépine, érable sycomore, orme ; à la périphérie du Morvan, aulne et saules (zones humides) sont les plus communs avec parfois prédominance du noisetier, du prunellier ou de l'aubépine. Au gré des saisons, les fleurs, les parfums, les couleurs, les fruits permettent de repérer d'autres espèces : houx, sureau, viorne, genêt, chèvrefeuille, houblon, lierre, bruyère, cerisier, pommier, néflier, groseillier à maquereaux...

– **des espèces animales...** La richesse de la flore a pour corollaire la diversité faunistique. L'inventaire des espèces animales est impressionnant. Bornons-nous à signaler les groupes les mieux représentés avec quelques espèces plus remarquables.

Le promeneur qui flâne le long de la haie remarque surtout les espèces de grande taille qui vont fuir. Un observateur discret et plus averti qui prend le temps d'écouter, d'écarter une branche, de soulever une écorce, qui se penche sur une souche incrustée de lichens, peut être témoin d'une activité complexe à laquelle participe, entre autres, une microfaune nombreuse.

Diversité des invertébrés : mollusques (limaces, escargots), insectes, myriapodes (millepattes, arachnides...). Des frondaisons à la litière, avec des modes de vie variés, les insectes à eux seuls représentent un monde hétéroclite, hautement diversifié. Foisonnement des formes, des couleurs, des comportements offerts au regard curieux depuis les géants du groupe (lucane ou cerf volant, carabes, grande sauterelle verte) aux plus minuscules (pucerons, balanins, altises) sans oublier les plus colorés (papillons et leurs chenilles, cétone, chrysomèles) et les plus actifs (abeilles, bourdons, fourmis grégaires, fébriles et grouillantes).

Les rencontres de vertébrés dépendent de la saison, de l'heure, de la situation de la haie, de son stade de développement, de la discrétion de l'observateur. Si la haie coiffe un talus rocaillieux bien exposé ou un mur rudimentaire - vestige de la clôture initiale -, les chances sont grandes, aux heures chaudes de l'été, d'y rencontrer quelques reptiles : lézards furtifs qui disparaissent dans un bruissement de feuilles sèches, couleuvre à collier ondu-

lante et discrète, couleuvre d'Esculape démesurée qui se glisse sous une souche ou les branches basses. Enroulés au soleil, l'orvet aux reflets métalliques, la vipère aspic ou l'inoffensive coronelle créent immanquablement un moment de surprise, si ce n'est de crainte ou d'effroi (injustifié bien sûr).

L'observation de mammifères aux mœurs souvent nocturnes ne peut être qu'occasionnelle : musaraigne, hérisson, belette, écureuil, putois... Le lapin, quand il est encore présent, affectionne les haies denses habillant un talus favorable au fouissage. Il peut y cohabiter avec le blaireau en bordure de bosquet. Selon les conditions météorologiques, le lièvre y installe son gîte rudimentaire. En automne, les noisettes tombées au sol et vidées de leur succulent contenu, révèlent la présence des mulots, du lérot ou du loir. Une vingtaine d'oiseaux nichent dans la haie : bruant jaune, pinson des arbres, fauvette des jardins, fauvette grisette, mésange charbonnière, merle, pic... parmi les espèces notées le plus souvent. D'autres s'y ajoutent en hiver : verdier, bouvreuil, gros-bec, geai, buse... Durant les périodes migratoires, le nombre d'espèces augmente sensiblement (d'une cinquantaine). La haie, milieu de transition, héberge à la fois des espèces forestières et des espèces de lisière. Elle leur offre, selon la saison ou le moment, un lieu de nidification, un poste de chant, un poste de guet, une source de nourriture. En ne considérant que les seules possibilités nutritionnelles d'une haie diversifiée on remarque que plusieurs dizaines d'espèces végétales sauvages pro-

duisent des fruits ou des graines consommables : cerises, mûres, framboises, baies du sureau, cenelles de l'aubépine, noisettes, prunelles, capsules du fusain, baies du gui, glands... À ces fruits et graines s'ajoutent des ressources animales que procurent les insectes, les pontes, les larves recherchées activement, à tous les niveaux, par les insectivores. Cette brève évocation de l'avifaune et des possibilités nutritionnelles de la haie laisse entrevoir la complexité des relations trophiques (alimentaires) tissées au sein de cet écosystème.

d'hiver fournissaient une quantité importante de bois de chauffage. Le prélèvement de pieux (robinier, châtaignier), de



Haies vives : de nombreuses fonctions, ressources et impacts variés...

Créées par le paysan dans un but utilitaire précis, les haies vives assuraient et assurent encore bien d'autres fonctions. Pour l'agriculteur d'hier, vivant en quasi autarcie, les ressources puisées dans la haie n'étaient pas négligeables, même si elles nous semblent anecdotiques aujourd'hui.

L'élagage des arbres, l'élimination des perches les plus grosses lors du plessage

manches d'outils (noisetier, houx), de « bois de panier » étaient habituels quand ce n'était pas (plus exceptionnellement il est vrai) durant l'été les rameaux feuillés destinés au bétail, comme ce fut encore le cas en 1976 lors de la grande sécheresse. Aux cueillettes de fruits sauvages (mûres, nèfles, noisettes...) s'ajoutaient la récolte des fruits des espèces cultivées rustiques : pommes, poires, noix, cerises, châtaignes. Ces arbres fruitiers étaient traditionnellement plantés et greffés dans la haie. Il fallait en effet utiliser au mieux l'espace disponible. La plupart de ces arbres ont aujourd'hui disparu. Les rares survivants ne produisent plus de fruits. Condamnés, envahis par le gui, ils restent une aubaine pour les grives en hiver.

La haie, si elle n'est pas trop basse, assure une réelle protection que recherche le bétail (limitation des écarts thermiques lors des gelées printanières et automnales, ombre aux heures chaudes de l'été, abri contre le vent et les ondées). Que dire de l'importance de



l'abri offert au petit gibier (perdrix, lapin, faisan, lièvre) quand il était encore présent ?

Les haies freinent efficacement l'érosion. L'épaisseur des sols noirs dans la partie basse des parcelles cultivées pentues, au contact immédiat de la haie, donne une idée de l'efficacité de cette dernière. Par ailleurs, quand on sait qu'un arbre peut absorber quotidiennement jusqu'à cinq cents litres d'eau, on comprend aisément qu'une haie puisse avoir un rôle régulateur dans le cycle de l'eau. Elle ralentit en outre l'écoulement superficiel, favorise l'infiltration et contribue en conséquence à limiter les risques de crues en diminuant leur amplitude. Ajoutons qu'en bordure de ruisseau ou de rivière, aulnes, saules et frênes assurent une fixation efficace des berges.

Qu'en est-il de leur place dans nos paysages ?

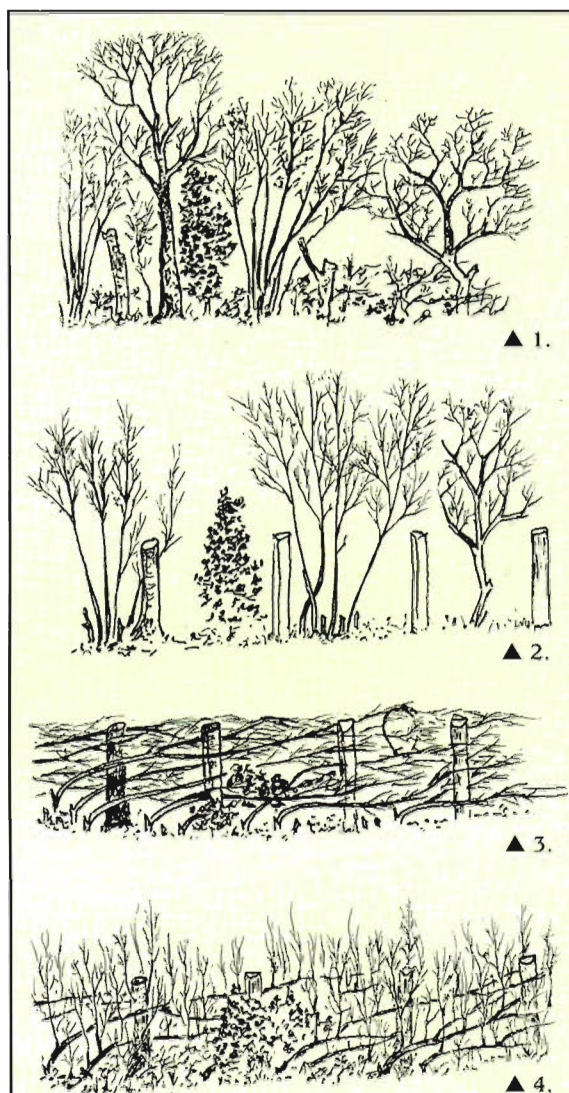
En structurant, en diversifiant nos paysages, elles en rompent la monotonie et en assurent le renouvellement au rythme des saisons. Même en hiver, la haie n'est pas morte. Sur la neige, on est toujours étonné par le nombre et la diversité des traces qui gravitent autour d'elle, révélant une activité insoupçonnée et riche d'enseignements. Dès février, les chatons du noisetier s'épanouissent. Ils précèdent ceux des saules et l'apparition des teintes délicates des jeunes pousses.

Ce sera ensuite la débauche colorée d'avril et mai qu'éclaboussent la blancheur des prunelliers, des cerisiers et l'or des genêts. Quant à la richesse de la palette automnale, elle illustre la diversité des peuplements. Même si les premières gelées et les vents de novembre saccagent parfois en quelques jours les couleurs fugitives des feuillages, les teintes vives des fruits subsisteront quelque temps : jaune vif des pommes sauvages, rouge orangé des cynorhodons (gratte-cul), bleu violacé des prunelles, rose indien des capsules du fusain (ou bonnet d'évêque); brun duveteux des nêfles, rouge vermillon des baies de houx.

Quel avenir pour les haies vives ?

D'année en année, alors que le maillage du bocage morvandiau se fait de plus en plus lâche, les clairières et les paysages ont parfois tendance à se fermer. Ce sont là deux aspects contradictoires dont il faut rechercher l'origine dans les mutations profondes des structures agricoles durant les cinq dernières décennies.

L'exode rural a entraîné la disparition de nombreuses exploitations souvent minuscules. Ces exploitations, dépendantes d'un parcellaire émietté, enclavé, disséminé, pratiquaient une polyculture vivrière et l'élevage (souvent moins de dix bovins, un âne, parfois quelques moutons, quelques porcs...). Leur disparition et la mise en place d'un machinisme de plus en plus performant ont accompagné des regroupements.



Le Plessage : une technique élaborée et efficace.

1. Après dix ou quinze ans, la haie s'éclaircit à la base, elle n'est plus efficace.
2. Pendant l'hiver, on élimine ronces, bois morts, vieux pieux... on prélève les plus grosses perches (bois de chauffage), on sélectionne les éléments qui seront plessés, on met en place les pieux.
3. Le plessage proprement dit : on entaille à la base, on couche du côté opposé et on entrelace... parfois on attache avec un lien végétal (rouette).
4. Les éléments plessés reprennent leur activité physiologique dès le printemps, de nombreuses pousses végétales recréent un rideau relativement efficace. Il sera protégé souvent par un barbelé.



Haies vives
Ligneux entrelacs
s'incrétant au talus
Plessis
Parallèles obliques aux
piquets tutélaires
Plessis
Charmes nattés,
foyards fasciés,
Plessis
Flèches reptiles de
branches entrecroisées
Plessis
Troncs mêlés mitoyens
avec les sentes bocagères
Plessis
Tiges feuillées l'été de
fraîcheur verte.

Sculptures torsos
ourlées de neige
Plessis
Obstacles vifs tressés
de patience autour du
patrimoine enclos,
Plessis d'ancien
sans barbelés,
Symbiose des mains et
des troncs,
Plessis
Plessis noyés sous
Pannecièrre,
Plessis broyés à l'agonie :
Haies mortes.
Le Morvan retourne à
l'âge du fil de fer.



pements, des remembrements spontanés et la transformation radicale des exploitations reconverties vers le tout herbage ou presque. Le morcellement extrême des parcelles ceintes de haies vives, leur enclavement, l'exiguïté des accès (chemins, entrées de parcelles) ne permettaient plus l'utilisation de machines dont le gabarit n'a fait que croître. Simultanément, l'accroissement de la taille des troupeaux rendait incompatible une exploitation rationnelle des petites parcelles, alors que l'entretien d'un réseau pléthorique de haies vives devenait difficile (temps et coût). Les parcelles les plus excentrées, les plus pentues, celles dont le sol était le plus ingrat (en haut de pente par exemple) ou les plus humides (têtes de vallées en zone forestière) ont été abandonnées et sont aujourd'hui reconquises spontanément par la forêt, quand elles n'ont pas été enrésinées. Dans un tel contexte, que deviennent les haies vives ? En schématisant, trois évolutions sont souvent constatées :

- Abandon de toute intervention : la haie devient un rideau élevé où un nombre limité d'arbres dominants éliminent progressivement les autres espèces. Une telle évolution contribue fortement à la fermeture du paysage, surtout autour de parcelles abandonnées à la friche. Les « plessards » (les perches qui avaient été entaillées à la base, couchées, tressées lors du dernier plessage de la haie) après plusieurs décennies acquièrent des formes tourmentées et caractéristiques. Ces « queules » balisent aujourd'hui, parfois en pleine forêt, d'anciennes limites de parcelles comme au Beuvray (au-dessus de

la Porte du Rebout), à Uchon (le long du chemin conduisant à la Pierre qui croûle), autour de l'ancien hameau des Maçons (dans le Grand Montarnu) ;

- Destruction totale de la haie avec parfois le talus et/ou le mur rudimentaire qu'elle coiffait. Il s'agit dans ce cas de regrouper des parcelles afin d'adapter l'espace à une utilisation plus rationnelle par le troupeau et simultanément d'en réduire l'entretien. L'impact paysager n'est pas négligeable. Si les destructions sont limitées, elles peuvent favoriser de belles ouvertures et offrir des perspectives inattendues ;

- Entretien régulier par broyage annuel (supérieur et latéral) associé parfois à la pulvérisation de défoliants. Des barbelés viennent souvent la protéger partiellement et améliorer son efficacité. Un tel entretien conduit à l'élaboration de cordons buissonnants de taille réduite et uniforme (1,5 m x 1 m environ), appauvris biologiquement. Il tend à banaliser la forme et la structure.

En parcourant le Morvan, on notera avec plaisir que subsistent encore de nombreuses situations intermédiaires, synonymes de diversité. On regrettera par contre la disparition quasi totale d'une pratique, probablement ancestrale, élaborée, efficace : le plessage.

Et demain ?

Nos paysages sont l'aboutissement d'une lente évolution qui semble brutalement s'accélérer. Le bocage est aussi un patri-

moine paysager très particulier, correspondant à un équilibre sans cesse remis en cause, évolutif, répercutant assez rapidement (à l'échelle d'une vie humaine) les transformations des structures sociales. Ce patrimoine mérite d'être respecté. Le conserver en l'état nous paraît illusoire. Le réseau pléthorique des haies vives est incontestablement trop contraignant et souvent inadapté aux modes d'exploitation du moment. Mais le faire disparaître serait, à bien des titres, une grave erreur. Le maintien d'un réseau bocager nous semble tout à fait compatible avec une exploitation bien comprise et durable. Sa sauvegarde dépendra de notre capacité à imaginer des propositions, des mesures incitatives et surtout à convaincre l'exploitant.

Mais la beauté d'un paysage avec ses arbres isolés aux silhouettes si variées, ses rideaux changeants, l'harmonie et le sentiment d'équilibre qui émanent d'un terroir peuvent-ils se traduire en termes économiques ?

(1) Bibliographie :

Paris A. « Les clôtures du bocage en Haut-Morvan. Histoire et Sociétés rurales ». Colloque d'Auxerre, 1995.
 Soltnier D. « L'arbre et la haie ». Colloque Sciences et Techniques agricoles, 1985.